

Revue de Presse

UNE SAISON EN ENFER

PRODUCTION LE K SAMKA
COPRODUCTION LE THÉÂTRE MONTANSIER DE VERSAILLES ET LA COMPAGNIE DES ORFÈVRES

D'ARTHUR RIMBAUD

MISE EN SCÈNE ULYSSE DI GREGORIO

AVEC JEAN-QUENTIN CHÂTELAIN

THÉÂTRE CLASSIQUE

LUCERNAIRE

PRÉSENTÉ PAR L'Harmattan

DU 8 MARS AU 6 MAI À 19H DU MARDI AU SAMEDI

53 RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS 75006 PARIS. RÉSERVATIONS : 01 45 44 57 34 ET SUR WWW.LUCERNAIRE.FR

UN CRIME, VITE, QUE JE TOMBE AU NÉANT...

Contact Presse Catherine Guizard /La Strada et Cies
06 60 43 21 13 lastrada.cguizard@gmail.com

Liste presse Une saison en Enfer du 8 mars au 6 mai

Mardi au samedi 19H

8 mars

Mazurkiewicz / Publik Art 1 invit

Elisabeth Franck Dumas / Libération 1 invit et France Culture La dispute

9 mars 17

Jean Pierre Han / Friction 1 invit

10 mars

Pierre François / France Catholique 2 invites

Jean Grapin / La revue du Spectacle 2 invites

Dashiell Donello / Médiapart 2 invites

Alexandre Laurent / idée Fm

Mireille Davidovici / theatre du Blog 2 invites

Emilie Darlier / Artistikrezo 2 invites

Amélie Meffre / NVO

Evelyne Tran / le Monde .fr Teatre au vent 2 invites

Marie Léon / Etat Critique 2 invites

Gautier Amiel / France Culture 1 invit 1 détaxe

Anne Warembourg /DMPVD 2 invites

Audrey Jean / Theatres.com 2 invites

François Caunac / Poésie et ainsi de Suite France Culture

Camille Arman / FPP 2 invites

Julien Barret / Criticomic 2 invites

Karim Haouadeg / la revue Europe 1 invit

Charles Silvestre / l'humanité 2 invites

11 mars

Sylviane Bernard Gresh /Telerama 1 invit

Françoise Boursin /culture Top 2invits

14 mars

Yves Poyer /De cour à jardin

Joelle Gayot / France Culture 2 invites

Jacques Nerson / le nouvel Obs 2 invites

16 mars /

Arnaud Laporte/ la Dispute France Culture 2 invites

René Solis / Delibéré

17 mars

Nicolas Arnstam / Froggys' delight 2 invites

Le 18 mars

Gilles Costaz / Politis, Webthéa 2 invites

Armelle Héliot / le Figaro
Stéphane Capron / Scène Web France Inter

21 mars

Jean François Cadet / RFI vous m'en direz des nouvelles 2 invites
Jack DION/ Marianne/2invits
Frédéric Perez /Spectatif 2 invites
Bruno Fournies / reg'arts

22 mars

Gerald Rossi /l'humanité 2 invites

28 mars

Olivier Frégaville / Bsc news

31 mars

Myreim Hajoui / A nous paris

1^{er} avril

David Rofé sarfaty /Toute la culture 2 invites

5 avril

Sabine Aznar /Piano Panier 2 invites

6 avril

Brigitte Salino/ le Monde

12 avril

Mathieu Pérez / le canard enchainé

ANOUS PARIS

monologue poétique

Une Saison en enfer



Jean-Quentin Châtelain campe un Rimbaud habité © Simone Perrieri

Avis à ceux que le carnet d'un damné en quête de salut pourrait faire fuir : on s'y expose à un univers aride mais aussi à une expérience hypnotique. Écrit entre avril et août 1873 après sa blessure par balle (infligée par Verlaine), ce recueil de poèmes en prose s'apparente à un cri de détresse doublé d'un chant païen halluciné. Rimbaud mène son ultime combat : celui d'un homme, d'une vie et d'une œuvre. Marqué à vif par sa rupture avec Verlaine (son « *compagnon d'enfer* »), rétif à la civilisation occidentale et à ses valeurs chrétiennes, « l'homme aux semelles de vent » décrit dans une prose incandescente (« *de diamant* », dixit Verlaine), les fulgurances d'une âme qui se consume. Dans la petite salle du Paradis, le plateau s'est justement fait Purgatoire en référence à la *Divine comédie* de Dante (superbe scénographie de Benjamin Gabrié). Pieds nus, yeux mi-clos, figé, Jean-Quentin Châtelain émerge d'un cratère enfumé. Ne se laissant guider que par le rythme et la

beauté de la langue, le comédien se faufile dans la psyché troublée du poète-voyant qui a fait résonner de sa scansion si singulière, cette « *prodigieuse autobiographie psychologique* » : joies passées, désillusions sentimentales et artistiques, existence vagabonde de négociant puis de trafiquant d'armes en Abyssinie, quête d'absolu, démons intérieurs, etc. Il en émane un spectacle émacié, habité. Nul artifice ici, seul compte le sensible des émotions. Mis en scène au rasoir par Ulysse Di Gregorio, ce monologue poétique procède par imprégnation progressive, infusion lente, tel un élixir puissant et concentré. Enivré par ce « *long, immense et raisonné dérèglement des sens* », on tombe sous l'emprise de ce texte fantasmagorique et mystique, qui détient la force éternelle des œuvres majeures. _

Jusqu'au 6 mai, à 19 h du mardi au samedi.
Lucernaire, 53, rue Notre-Dame-des-Champs, 6^e.
M^o N-D-des-Champs. Pl. : 11-26 €. Tél. : 01 45 44 57.

LE THÉÂTRE

POSSÉDER LA VÉRITÉ DANS UNE ÂME ET UN CORPS

UNE SAISON EN ENFER D'ARTHUR RIMBAUD

Pourquoi et comment porter à la scène ce long poème, l'un des plus célèbres et des plus singuliers en même temps de notre littérature ? Les textes destinés à la lecture silencieuse qui sont adaptés au théâtre sont aujourd'hui fort nombreux, et le bénéfice de ces transpositions est souvent douteux, quand il n'est pas clairement nul. Dans le cas de l'adaptation conçue par Ulysse Di Gregorio et Jean-Quentin Châtelain, il est considérable. Ce texte qu'on a lu et relu, dont on a cherché à saisir le sens au cœur même de ses obscurités et de ses éblouissements, on l'entend comme jamais. Le pourquoi se justifie donc de lui-même par l'extraordinaire réussite de ce spectacle. Quant au comment, on est surpris par la pertinence des partis pris, assumés jusque dans leurs conséquences les plus radicales. Le défi était pourtant redoutable à relever.

Il s'agissait d'abord de trouver un lieu d'où jaillît cette parole inouïe. Comment situer cet énigmatique narrateur ? Comment créer, comment montrer ce lieu d'où parle celui qui est constamment aux limites de la folie et d'une lucidité totale, d'une quasi-omniscience ? Comment figurer cet « enfer », puisque c'est ainsi que Rimbaud le désigne, où celui qui dit « je » se tient à égale distance de la sainteté et du mal absolu ? Le metteur en scène, Ulysse Di Gregorio a choisi paradoxalement d'évoquer le Purgatoire de la *Divine Comédie*. Et Benjamin Gabrié, le scénographe du spectacle, s'est inspiré des gravures de Gustave Doré réalisées d'après le texte de Dante. Jean-Quentin Châtelain se tient donc immobile, fermement campé sur ses jambes, au milieu d'un cercle de terre sèche. Tout autour, dans la petite salle du théâtre du Lucernaire, l'espace semble s'étendre à l'infini, désolé et stérile (et les lumières,

conçues avec une précision remarquable, y sont pour beaucoup). L'immobilité presque totale du comédien est un choix pertinent. Un seul pas, un seul mouvement, et l'on sent qu'il pourrait être happé, emporté, pris dans le déchaînement des éléments. La tempête, le tumulte, le tourbillon dévastateur, ils sont là pourtant, tout entiers dans les paroles du narrateur, dans ses plaintes et dans ses aveux, dans son chant désespéré.

Et c'est bien entendu ici que réside le second et principal défi de cette adaptation théâtrale : comment dire sur scène « cette prose de diamant qui est la propriété exclusive de son auteur », pour reprendre les mots de Verlaine ? Comment parler cette langue que personne avant Rimbaud, ni après d'ailleurs, n'a jamais parlée ? Comment donner à cette singulière « alchimie du verbe » toute sa gravité et toute sa grandeur ? Jean-Quentin Châtelain est prodigieux, qui prouve que le comédien aussi peut se faire voyant. Il faut dire qu'il s'est fait une spécialité du monologue, genre où il excelle. « Les monologues, affirme-t-il, c'est une marche dans les traces de quelqu'un, le texte est un sentier. Et j'aime ce temps de la marche en solitaire, presque introspectif. » Et dans cette immobile marche en solitaire, il nous entraîne comme malgré nous.

Debout dans la pénombre, hiératique, se détachant d'une brume épaisse, le visage relevé en arrière, vêtu d'un impressionnant costume sombre qui évoque certains manteaux traditionnels japonais (très beau travail de Salvador Mateu), il prononce une parole qu'on n'est pas certain d'avoir bien entendue : « Jadis, si je me souviens bien. . . » Jean-Quentin Châtelain joue sur le volume et aussi sur le rythme, d'abord très lent, qui s'accélère peu à peu jusqu'à atteindre au milieu du spectacle un débit naturel, avant de ralentir à nouveau peu à peu. Et il réussit à donner à ces deux lenteurs des significations tout à fait opposées : celle du début témoignant d'une réticence à se remémorer une époque douloureuse de l'existence du narrateur, alors que celle de la fin exprime plutôt le soulagement d'avoir échappé à cet « enfer », d'en avoir fini avec ce parcours tragique. Car c'est bien d'une tragédie qu'il s'agit ici, et Jean-Quentin Châtelain parvient à la faire ressentir de manière étonnamment vive, comme par exemple dans la bouleversante confession de la Vierge folle en proie à l'Époux infernal. Moment d'émotion comme on en ressent rarement à la simple lecture, et que le comédien réussit à provoquer sans utiliser les « trucs » du théâtre psychologique, mais simplement en donnant à la parole du poète tout son poids et toute son intensité. C'est en quelque sorte de l'intérieur de la langue, de cette langue-là, que surgit l'émotion. Ce jeu, proprement tragique, est celui qui convient pour dire la poésie, comme il est celui que l'on devrait toujours choisir pour interpréter Racine : rendre, sur la scène même, la parole à son essentielle nudité, dépouillée des artifices et des

prestiges du théâtre. Il suffit pour cela d'avoir confiance dans la puissance du texte qu'on sert.

La réussite magistrale de ce spectacle tient précisément à cela : par un jeu d'une grande subtilité, fait de nuances inaperçues, de mille détails, Jean-Quentin Châtelain donne au spectateur le sentiment d'avoir non seulement entendu ce texte comme jamais, mais surtout d'avoir parcouru avec le poète ce chemin douloureux et magnifique. On ressent en particulier, davantage qu'à une simple lecture, même attentive, le caractère de mystique irréligieuse de ce texte bouleversant, sa dimension de quête spirituelle. Rimbaud y pose ce qui, pour tout être humain, quels que soient ses doutes ou ses certitudes, ses convictions et ses croyances, est *la* question essentielle : celle du salut et de la damnation. Quoi qu'il en soit de nous après notre mort (si ce *nous* a encore un sens alors), c'est ici même que nous sommes sauvés ou damnés. Rimbaud le voyant l'avait parfaitement vu et révélé. L'enfer, il l'avait traversé. Sa Passion, c'est sur cette terre qu'il l'avait éprouvée. Et les lueurs et les fulgurances qui, parfois, nous laissent entrevoir ce que pourrait être le chemin du salut, c'est ici-bas qu'il les avait aperçues. Cet enseignement, précieux s'il en est en ces temps de détresse, Jean-Quentin Châtelain nous permet de l'entendre comme une parole neuve, jeune et pleine d'espoir. On ne saurait lui en être assez reconnaissant.

Karim HAOUADEC

Le spectacle se joue jusqu'au 6 mai 2017 au Théâtre du Lucernaire, du mardi au samedi à 19 h.

THÉÂTRE

Chuchotements rimbaldiens au paradis

Jean-Quentin Châtelain incarne le Rimbaud d'*Une saison en enfer*, sous la direction sans fioritures d'Ulysse Di Gregorio. Intense et sulfureux.

La silhouette émerge du faisceau de la lampe zénithale. Comme un petit matin du monde. Au centre, l'espace brillant comme une mer de légende est délimité par un cercle de collines en carton-pâte. Un îlot en Méditerranée? Un coin de désert en Afrique? Le personnage porte une courte barbe blanche. Il faut le distinguer, comme il faut l'entendre, tant la voix, d'abord, est basse. Mais ce n'est pas Ulysse revenant à Ithaque. C'est Rimbaud revenu à Charleville. Pas n'importe quel Rimbaud. C'est le Rimbaud d'*Une saison en enfer*, l'ouvrage qui précède l'ultime des *Illuminations*. C'est le Rimbaud d'un acteur, Jean-Quentin Châtelain, qui mêle d'une façon étonnante la puissance et la nuance.

Un grondement qui se perd dans les entrailles de la Terre

La révolte contre les mystifications, l'autodérision, la provocation y sont plus que jamais. Mais si cette *Saison en enfer* a parfois un goût de paradis, le nom que porte justement la petite salle sous les combles du Théâtre du Lucernaire, c'est parce que l'acteur ne « dramatiser » pas le texte. Il le « confie ». Même l'attaque, devenue un « tube » – « *Un soir, j'ai assis la beauté sur mes genoux/Et je l'ai trouvée amère/ Et je l'ai injuriée* » –, se fait discrète. Tout est en variations. À peine un cri ou deux. Plutôt un grondement permanent, de caverne ou de grotte, qui enfle ou se perd dans les entrailles de la Terre. Le Rimbaud « philosophe » sur le monde qu'il a traversé, et dont il revient, est sans illusions sur une certaine poésie des grands élans qui enivrent – l'ivresse, chez lui,

était ailleurs –, ni sur la religion à laquelle on a voulu le convertir quand il expirait, et le texte d'Aragon, surréaliste en 1930, devenu récemment préface d'une réédition (1), est sans pitié. Sans illusions non plus sur cet Occident « où l'esprit est autorisé », quand lui « *retourne à l'Orient et à sa sagesse première et éternelle* ». Rimbaud ne sera pas le seul à avoir cette vision. Roberto Rossellini, Jean Renoir,

Louis Malle, pour ne citer que des cinéastes européens, au terme de leur course, ont filmé l'Inde dans le même esprit.

Aragon, cité par son biographe Olivier Barbarant, a eu le mot juste: « *Le tragique du sort fait à Rimbaud est le tragique de la gloire.* »

Les manipulations du « message » du poète, poète maudit et glorieux, glorieux parce que maudit, son innombrables. Ulysse Di Gregorio, le metteur en scène, est en garde. Il fait de cette *Saison* « *un cortège sans cesse en mouvement* ».

Si « *je est un autre* », Jean-Quentin Châtelain l'applique à son auteur. L'acteur chante *Qu'il vienne, qu'il vienne, le temps dont on s'éprenne*, extrait de la chanson *la Plus Haute Tour*, à la façon enlevée, joyeuse de Colette Magny. Plus surprenante encore est l'interprétation du quatrain en boucle: « *Elle est retrouvée! / Quoi? L'éternité / C'est la mer allée / Avec le soleil.* » L'acteur ne proclame pas le célèbre texte. À peine le chantonne-t-il. Comme une respiration du monde. ●

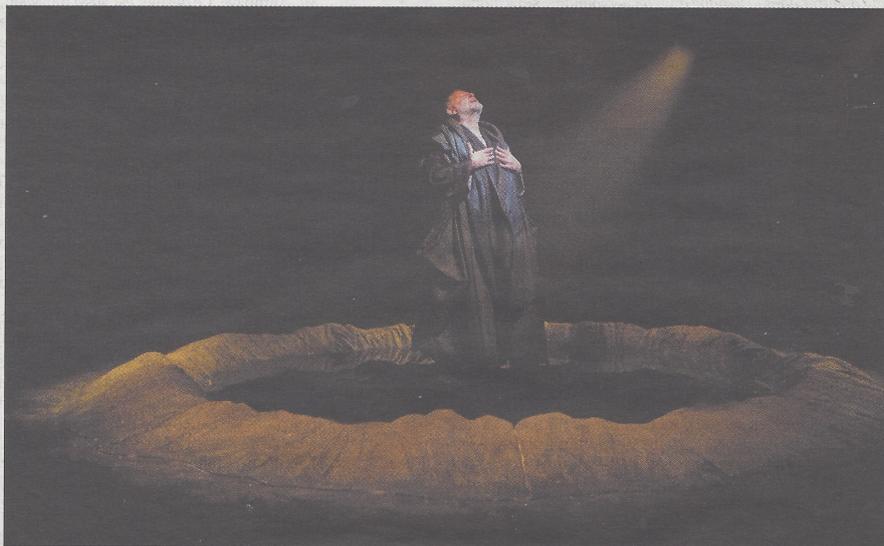
CHARLES SILVESTRE

Au Théâtre du Lucernaire. Jusqu'au 6 mai. Rés.: 01 45 44 57 34.

(1) Avec *Un cœur sous une soutane*, préface d'Aragon.

Le Temps des cerises, 2011.

UNE SAISON EN ENFER (1873) A ÉTÉ RÉDIGÉE APRÈS UNE PÉRIODE DE CRISE DANS LA VIE DU POÈTE – L'ACCIDENT DE BRUXELLES AVEC VERLAINE ET LE RETOUR À ROCHE, LA FERME FAMILIALE.



Jean-Quentin Châtelain mêle d'une façon étonnante la puissance et la nuance. Simone Perolari



CULTUREBOX
francetélévisions

. Des mots de minuit

Théâtre. "Une saison en enfer", Rimbaud enchanté par le djinn Jean-Quentin Châtelain

Par Hugues Le Tanneur @desmotsdeminuit

Mis à jour le 09/04/2017 à 09H44, publié le 08/04/2017 à 17H00

Baignant dans un clair-obscur propitiatoire, le comédien, coutumier des monologues, livre une version habitée et pleine de souffle du seul livre publié par l'auteur de son vivant. Une réussite servie par la mise en scène d'Ulysse Di Gregorio qui transporte le spectateur dans un espace indéterminé où les mots du poète prennent toute leur résonance.

C'est le genre d'exercice où le risque est grand de se casser la figure, un peu comme escalader le mont Blanc par la face nord. Certes la poésie gagne toujours à être entendue; mais de la lecture silencieuse à la voix haute, l'alchimie du verbe rimbaldien exige un sens aigu du tempo et un souffle à toute épreuve. Cela au service d'une dramaturgie d'autant plus délicate qu'elle se joue au millimètre ou au quart de seconde près.

La *Saison en enfer* ne s'appréhende pas comme un bloc, elle a plutôt la forme d'une marqueterie finement ouvragée. Sous le registre apparent de la confession, il s'agit de rendre compte d'une aventure intérieure, poétique, spirituelle, particulièrement intense et mouvementée, avec moult retournements et visions hallucinées, ramassée en des formules souvent fulgurantes. Or si à la lecture d'un livre on peut librement s'arrêter, revenir en arrière, méditer ce qu'on vient de lire, là c'est dans sa continuité – même s'il s'agit d'une continuité morcelée, hachée – que le texte est transmis.

Jean-Quentin Châtelain à qui l'on doit déjà des interprétations magistrales de monologues en prose tels *Mars* de Fritz Zorn, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* d'Imre Kertesz et plus récemment *Bourlinguer* de Blaise Cendrars a aussi à son actif d'autres tours de force comme *L'Ode maritime*, long poème de Fernando Pessoa dont il livra une version éblouissante sous la direction du metteur en scène Claude Régy. Mais plus qu'à Pessoa en le découvrant dans la *Saison en enfer*, c'est encore à Blaise Cendrars qu'on pense. On comprend du coup à quel point *Bourlinguer*, son avant-dernier spectacle, dont la prose fait parfois écho à l'œuvre de Rimbaud, a pu être pour Jean-Quentin Châtelain une préparation à ce nouvel exploit.

Les mots « *jadis* » ou « *festin* » qui scintillent dès le début du poème donnent le temps d'une seconde l'impression de se trouver dans une fantasmagorie proche des *Mille et une nuits*. Le fait que cette impression perdure, même vaguement, au lieu de s'effacer au gré des percées intempestives d'un texte où semble se nouer

en un clin d'œil vertigineux toute l'histoire de l'occident crée une sorte de halo étrange, un parfum entêtant. La phrase de Rimbaud, souvent courte, très rythmée, semble appeler une diction rapide. Jean-Quentin Châtelain au contraire prend son temps. Il privilégie une respiration lente, très posée, voire presque flottante parfois, rendant parfaitement compte de la tension, récurrente chez Rimbaud, entre apesanteur et rugosité du sol.



Simone Perolari

L'acteur s'est progressivement matérialisé sous nos yeux au sein du noir le plus total. On ne sait si c'est un fantôme ou un ange. À moins qu'il ne s'agisse d'un génie sorti d'une bouteille ou d'une lampe comme dans les contes. Peut-être est-ce un mort qui rejoue éternellement ce qui fut la crise essentielle de sa vie. Les pieds bien plantés dans le sol au milieu de ce qui ressemble au cratère d'un volcan – ou serait-ce un cercle de l'enfer? –, il est drapé dans un vêtement ample aux pans multiples qui lui donne quelque chose d'oriental.

Ce messager venu de loin a une histoire à raconter qui nous touche de près. Plusieurs histoires même, un faisceau de péripéties, tant ce qu'il dit pullule, s'épaissit, se déploie tout en s'intensifiant. Grâce à lui on découvre la *Saison en enfer* comme on ne l'a jamais entendue. Il l'enveloppe et la restitue dans un souffle à la fois suffisamment ample et suffisamment proche pour en laisser se déployer toute la portée. Et nous transporte ainsi au cœur de ce qui se joue dans le texte: comment un poète génial revient alors qu'il n'a pas vingt ans sur son propre parcours.

C'est à la fois un drame, une crise, un voyage, un bouleversement et un émerveillement. "*La vie est la farce menée par tous*", affirme-t-il – où l'on entend l'amertume de celui qui voyait "*une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac*". Lui qui aurait voulu "*changer la vie*", dispenser des trésors à tous les vents avant finalement d'annoncer: "*Je m'évade!*". Et c'est le même qui déclare encore: "*Moi! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à êtreindre! Paysan!*"

Après avoir écrit son œuvre, le fait que Rimbaud tourne le dos à la poésie et choisisse d'affronter la « réalité

rugueuse » en travaillant durant le reste de sa vie en tant qu'employé d'une maison de commerce au Harar en Abyssinie est, bien sûr, d'une ironie troublante. Ce destin énigmatique projette sur le spectacle une perspective d'autant plus étrange que sans être directement évoqué, il est d'une certaine façon pris en compte tant par la mise en scène que par le jeu de l'acteur dont le souffle brûlant semble puiser sa force au cœur même du plus aride des déserts.



Jean Quentin Châtelain récite "Une Saison en Enfer" de Rimbaud au Lucernaire



Une Saison en Enfer est l'ultime combat d'un homme, d'une vie et d'une œuvre touchant sans cesse à l'absolu. La conquête du sens est le combustible, dont chaque lecteur de Rimbaud garde à jamais en son esprit la brûlure. [Jean Quentin Châtelain](#) vient rendre témoignage de sa lecture intime et mystique du texte dans la petite salle du Lucernaire.



Le recueil de poèmes en prose est publié à compte d'auteur en 1873, deux ans avant que Rimbaud décide de clore sa carrière de poète, à 21 ans. Dans ce texte, refuge à son désespoir le poète dresse le panorama de ses déceptions et de ses rancœurs sur la chose artistique, sur le sentiment amoureux et sur la vanité du monde.

FIGARO SCOPE

Mercredi 29 Mars 2017

JEAN-QUENTIN CHÂTELAIN est un poète de la scène. Il possède une présence unique. Une gravité de tout l'être et quelque chose de très pur, qui évoque l'enfance. Le grain de sa voix saisit. L'émotion y palpite. Mais, plus que tout, il a la science du dire. Chaque mot pèse son juste poids de musique et de sens. La scénographie de Benjamin Gabrié, un cercle de terre au milieu duquel stagne une eau noire, cratère miniature, ne le contraint pas. Une heure quinze durant, debout, immobile, dirigé avec tact par Ulysse Di Gregorio, il est traversé par le verbe impétueux d'Arthur Rimbaud dans *Une saison en enfer*. Une œuvre que l'on connaît,



**UNE SAISON EN ENFER
LUCERNAIRE**

53, rue Notre-Dame-
des-Champs (VI^e).

TÉL. :

01 45 44 57 34.

HORAIRE :

mar.-sam. 19 h.

JUSQU'AU

6 mai.

DURÉE :

1 h 15.

mais qu'il transfigure, l'éclairant de la lumière rasante d'une intelligence aiguë et d'une sensibilité bouleversante. C'est magnifique. La poésie nous touche, nous lave de toute mesquinerie quotidienne, comme fait un chef-d'œuvre qui s'adresse au plus secret en chacun.

Marianne



Rideau!
Le blog théâtre de Jack Dion

Théâtre

Tout le monde ne revient pas de l'enfer

Par Jack Dion

Publié le 26/03/2017 à 12:16

Au Théâtre du Lucernaire, Jean-Quentin Châtelain s'est glissé dans l'âme de Rimbaud, avec « Une saison en enfer », (et c'est magique). Au Théâtre des Abbesses, avec « Vera » du tchèque Petr Zelenka, on assiste à la descente aux enfers d'une directrice de casting (et c'est pénible).

Il y a des hommes qui sont d'abord des voix, comme ce fut le cas naguère de Louis Jouvet ou de Gérard Philipe. Jean-Quentin Châtelain appartient à cette confrérie si particulière qui aime tant faire découvrir les poètes. Hier, c'était Blaise Cendrars. Au Théâtre du Lucernaire, c'est Rimbaud, grand blessé de la vie, géant de littérature. Châtelain et Rimbaud ne pouvaient que se rencontrer.

Pour l'occasion, Ulysse di Gregorio, qui signe la mise en scène, a jeté son dévolu sur « Une saison en enfer », dernière poésie en prose du natif de Charleville. Il s'agit d'une confession incandescente du parcours du jeune Rimbaud. Il y évoque ses frustrations, son rejet de Dieu, et son aventure amoureuse avec Verlaine, traitée de manière allusive pour échapper aux foudres de la censure et de la prison qui frappait les homosexuels, les « sodomites », comme on disait alors.

Une lumière tamisée laisse apparaître la silhouette imposante de Jean-Quentin Châtelain. Pieds nus, il est installé au milieu d'un espace délimité par une petite ceinture artificielle rappelant les châteaux de sable des enfants sur la plage, destinés à résister à la vague ennemie. Il commence en sourdine, on entend à peine ses mots. Il parle de celui qui a assis la beauté sur mes genoux, qui l'a trouvée amère, et qui l'a injuriée, de

celui qui s'est armé contre la justice, puis qui s'est enfui, en quête d'un inaccessible idéal.

Arrive ensuite la fameuse confession de la « vierge folle » et de « l'époux infernal », quand Rimbaud se glisse dans l'âme d'un personnage féminin soumis à l'emprise physique et psychologique de son mari. L'histoire se conclut par un étonnant : «Drôle de ménage !». Rien de comique dans l'affaire, à part le travestissement de personnages ne pouvant assumer leurs désirs au vu et au su de la société de l'époque.

Au fil du poème, la voix de Jean-Quentin Châtelain monte en puissance, puis redescend, avant de repartir, au gré de cette plongée terrifiante dans l'intimité d'un homme qui se met à nu, qui fouaille son âme, met ses tripes sur la table, crie sa colère, sa hargne, sa quête d'absolu, sa souffrance perpétuelle.

La poésie n'est jamais si belle que lorsqu'elle est chantée par un homme qui sait en rendre le mystère, la richesse, et la musique. Merci, Jean-Quentin Châtelain.

Une saison en enfer d'Arthur Rimbaud

Critiques / Théâtre

Une saison en enfer d'Arthur Rimbaud

par Gilles Costaz

Un poète dans un cratère



« Car je puis dire que la victoire m'est acquise : les grincements de dents, les sifflements de feu, les soupirs empestés se modèrent. Tous les souvenirs immondes s'effacent. Mes derniers regrets détalent, - des jalousies pour les mendiants, les brigands, les amis de la mort, les arriérés de toutes sortes. - Damnés, si je me vengeais ! Il faut être absolument moderne. » Tel est l'un des cris que le jeune Rimbaud – il a 17 ans – pousse dans ces litanies en prose, dont la cohérence est plus dans la fureur, la douleur, les blessures que dans l'obsession d'un thème. Certes, le poète s'y mesure à Dieu, mais il erre dans une pensée où l'horreur de vivre s'exprime en même temps que les bribes d'un art poétique. Ulysse di Gregorio a relié l'enfer qu'évoque le titre à celui de Dante ; il compose un spectacle qui vient de l'au-delà. Le scénographe, Benjamin Gabrié, pense lui aussi à Dante mais au purgatoire. En se souvenant de l'antichambre du paradis tel que l'avait dessiné Gustave Doré, il crée un espace qui est une sorte de bouche de volcan, un cercle bordé de terre, un cratère qui est à la fois un sommet et un abîme.

La soirée est une succession de pensées et d'images prononcées dans un seul souffle. Droit au milieu de la circonférence, la tête basculant vers l'arrière, Jean-Quentin Châtelain est un athlète de la profération, un hercule des poèmes souffrants. Il donne aux mots une étrange plainte sans langueur, une puissance de toute phrase qui reste suspendue et semble insensible au passage du temps. Comme ce texte n'entraîne pas d'identification de l'acteur ou du spectateur avec un personnage, la soirée se regarde avec plus de froideur que ce que le même comédien avait fait récemment avec des confessions de Blaise Cendrars mais elle brille comme un feu dans la nuit.

Une saison en enfer d'Arthur Rimbaud, mise en scène d'Ulysse di Gregorio, scénographie de Benjamin Gabrié, costumes de Salvador Mateu, avec Jean-Quentin Châtelain.



RegArts

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

UNE SAISON EN ENFER



Au Lucernaire
53 rue Notre-Dame des champs
75006 Paris.
01 45 44 57 34

Jusqu'au 6 mai
du mardi au samedi à 19h00



© DR

Voilà une version profonde et troublante de l'une des œuvres phares de Rimbaud. Un texte qui fait partie du rappel magnifique de nos souvenirs de jeunesse pour ceux du moins qui ont comblé quelques nuits d'insomnie adolescentes par la lecture de cette prose où les ténèbres du monde combattent les lumières de l'imagination.

Profonde et troublante mise en scène ou en abîme, c'est selon.

Comme sorti du magma initial du monde d'avant sa création, être mi-aquatique mi-terrien, suspendu au dessus de l'eau miroir du fond de la bouche d'un cratère, surgi dans un halo incertain, l'être qui va nous narrer ces « quelques hideux feuillets d'un carnet de damné » murmure. Une voix tout d'abord tellurique, grondement sourd et incertain d'ondes parcourant la matière. Jean-Quentin Châtelain extrait de toutes les parties de son corps ces sons qui se métamorphosent en mots et les mots en images et les images en émotions.

Tantôt, c'est une voix fleuve, des vagues, maritimes, qui vient battre l'air comme une tempête, un roulement des marées, tambouriner colères et rires insolents à la face du destin et du monde.

Jean-Quentin Châtelain ne dit pas le texte d'Arthur Rimbaud, il en fait une incantation totalement charnelle, un souffle, un tremblement, une colère et un rire.

Il n'y a plus rien de l'éphèbe jeune dandy, de la gueule d'ange, du poète rayonnant de jeunesse dans ce spectacle ! Rimbaud a pourtant moins de vingt ans lorsqu'il écrit ces textes mais son effort de visionnaire l'entraîne ailleurs, vers des mondes qui enjambent les siècles et le porte de l'antiquité au monde moderne, au progrès. À vingt ans, il y fait aussi sa propre bibliographie et l'analyse de ses écrits, leurs portées, leurs gloires, leurs naïvetés.

« Elle est retrouvée !
Quoi ? l'éternité.
C'est la mer mêlée au soleil... »

Non décidément, ce n'est pas tout à fait un homme qui est là face à nous et nous emporte dans ses évocations, c'est une créature antique, être condamné par des dieux aveugles à une lucidité violente, tel Sisyphe, tel Prométhée, c'est Rimbaud le voleur de feu tombé dans l'enfer de vivre mais jouissant toujours de l'exaltation du beau, du vrai, du sublime.

L'extraordinaire performance de cette mise en scène d'Ulysse di Gregorio, tout en variations de lumières et de proférations dans un décor extrêmement évocateur, provoque une fascination rare et diffuse une énergie incroyable. Un bienfait.

C'est chargé de cette énergie bénéfique que l'on redescend de cette salle du Lucernaire si bien nommée, cette fois, la salle Paradis, avec l'envie de revenir très vite assister à une autre représentation et reprendre par tous les sens une nouvelle gorgée de ce divin et enchanté poison.

« L'automne déjà ! — Mais pourquoi regretter un éternel soleil, si nous sommes engagés à la découverte de la clarté divine, — loin des gens qui meurent sur les saisons. » Adieu — Une saison en enfer — Arthur Rimbaud — Edition 1873

À voir, à revoir, à rêver.

Bruno Fourniès



Au centre du plateau, une évidence, un cercle, un cratère, un lac, une plate-forme de décollage immédiat, un océan.

Un souffle, un élan, un mystère, on le pressent juste en entrant.

Un homme, mains ouvertes, corps tendu, yeux crevés de lumière, rend l'âme en un chant lointain.

Les mots s'écoulent d'abord lentement, comme issus d'une sève primitive qui prendrait son temps. Puis, au gré des phrases du long poème, au gré des éclairages subtils, un long palabre se met en place. Un long et lent discours de griot africain, un palimpseste de cris d'amour, de tristesse native, de haine et de refrains enfantins qui nous emmène par-delà les montagnes, par-delà les villes et les paysages, par-delà tous les univers, loin, bien loin de la terre, pour aboutir à un creux de lumière sans âge et sans frontière.

Un creux d'or pur, un bain d'où l'on n'aimerait plus sortir vivant.

On en sort pourtant. Étourdi, ébloui, comme renaissant. Et de syllabes en voyelles, d'Éternité tant appelée, on se surprend à marcher dans les pas du poète, échevelé, tous repères emportés dans le sillage du grand bateau doré.

Au fur à mesure du chant, la sueur descend, à chaque mot elle se fait plus profonde et puissante le long du cou de l'artiste (Jean-Quentin Châtelain, magnifique d'humilité et de talent) et nous sombrons avec elle dans cette tension, cette puissance visionnaire du Verbe poétique, revisitée avec force et de sobriété.

Le spectateur est entraîné dans cette cascade inexorable qui fait écho à ses tourments, à ses questionnements les plus intimes. De ceux qui naissent après un grand choc, une grande douleur, à l'approche de nos derniers instants: la valeur, le sens d'une vie, la solitude, les amours, les amis et la présence de cet Absolu qui ne lâche pas le bas de nos pantalons, qui que nous soyons, où que nous soyons, quoi que nous fassions. Ami fidèle, il saura nous retrouver où que nous allions.

La mise en scène, comme toujours impeccable et aiguisée à l'extrême, d'Ulysse Di Gregorio sert cet ardent poème bien plus que mes mots.

Camille Arman ce 23 mars 2017

Une saison en enfer, Arthur Rimbaud, Jean-Quentin Châtelain, Ulysse di Gregorio, Lucernaire

Posted 21 mars 2017

Pour la 3ème fois, j'ai la chance d'écouter Jean-Quentin Châtelain dans l'art du monologue. Après Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas, d'Imre Kertesz à Théâtre Ouvert en 2004, Blaise Cendrars au Grand Parquet en 2015, j'ai rendez-vous au Lucernaire pour ré-entendre Rimbaud. Jean-Quentin Châtelain dit du monologue que c'est un peu comme marcher sur un fil, et que le rapport au public est proche de l'hypnose. Il excelle dans cet art et à chaque fois, fait renaître la voix de l'auteur. Moi qui ai étudié Rimbaud au lycée et qui l'ai lu passionnément à cet âge, au Lucernaire j'entends des aspects nouveaux de la personnalité de l'auteur. Plus jeune, je lisais dans ce texte (écrit entre avril et août 1873) une description de l'état d'adolescence. Or il me semble aujourd'hui que ce texte parle surtout d'une vocation personnelle et de la difficulté d'assumer sa vocation dans un environnement ou à une époque conservateur/trice.

Je n'avais jamais perçu avant la solitude de Rimbaud, ni entendu son appel à libérer les consciences, à s'affranchir des conventions. S'il appelle une révolution c'est qu'il souffre sincèrement. Il décrit beaucoup ses moments de folie dans ce texte, qu'il doit à l'abus de stupéfiants certes, mais pas seulement. Je pense que sa folie doit beaucoup à sa solitude, à sa différence. Par exemple, il se décrit comme un indien, un « sauvage ». « Une saison en enfer » est son dernier texte. Il a 19 ans et renonce déjà à sa vocation: « Les blancs débarquent (...) Il faut se soumettre au baptême, s'habiller, travailler. »

En écoutant ce texte si plein de culpabilité et de désillusion, je pense avec compassion: si Rimbaud était né un siècle plus tard, en 1954 ? S'il vivait parmi nous ? Il aurait la chance de connaître une société quasi affranchie de l'autorité religieuse; car notre époque offre la chance d'une « spiritualité laïque ». C'est si bon de se dire que notre société s'est libérée au moins de ce carcan. Même si elle est imparfaite (et menacée) notre société célèbre cette liberté. En quittant le bar du Lucernaire, rue Notre Dame des Champs, en ce printemps 2017, après une représentation hypnotique où j'ai redécouvert Rimbaud, je me sens plus de courage. J'ai envie de célébrer notre époque parce que j'y vois une société engagée dans un mouvement (un effort peut-être infini) : elle s'affranchit toujours de nouveaux bourreaux, de pouvoirs malsains sans cesse renouvelés.

Une idée encourageante: célébrer « Le Printemps des poètes » au Lucernaire, c'est maintenant ...



La Dispute

Par [Arnaud Laporte](#)

du lundi au vendredi de 21h à 22h

20.03.2017 58 min

Spectacle vivant: "Une saison en enfer", "Soudain l'été dernier"

Dans cette Dispute théâtrale, on parle d'"Une saison en enfer" mis en scène par Ulysse Di Gregorio au théâtre du Lucernaire et de "Soudain l'été dernier"...

« Expérience très rare de partage poétique... Un cadeau extraordinaire à aller voir au Paradis du Lucernaire. »

Arnaud la porte La dispute le 20 mars 2017



Spectatif

UNE SAISON EN ENFER au Lucernaire

22 Mars 2017

Un spectacle d'une force de tous les diables que ce long cri poétique et troublant d'Arthur Rimbaud. Dans une ambiance éthérée et imprégnée d'un onirisme marqué, nous sommes enveloppés par les effluves envoûtantes de ce texte. Les mots nous touchent à fleur de peau et les maux à cor et à cri.

Ce recueil de poèmes en prose est publié à compte d'auteur en 1873, deux ans avant que cet illustre auteur décide de clore sa carrière de poète, à 21 ans.

UNE SAISON EN ENFER renferme ses déceptions et ses rancœurs sur l'activité artistique et le sentiment amoureux, sur la réalité et la vanité du monde occidental telles qu'il les observe alors, déçu et lassé. Il y a ici comme une quête mystique de pardon, de salut, de refuge au désespoir.

Le spectacle est finement ciselé par la mise en scène d'Ulysse di Gregorio. Les lumières pour seuls effets et le rythme des scansion du comédien figé au centre d'un cratère, créent cette impression permanente d'un ailleurs sensuel, charnel et intense. Tourbillonnent autour de nous les couleurs de ses souffrances et les saveurs des errements que Rimbaud confesse au fil du texte. Comme autant d'hallucinations et de divagations qui façonnent un tableau oscillant entre l'enfer et la mort, le délire et la folie.

Les textes denses, demandant une concentration soutenue pour ne rien perdre, sont magnifiés par le prodigieux Jean-Quentin Châtelain. Sa

diction est poème. Ses respirations deviennent les nôtres. Les mots qu'ils nous livrent résonnent proches et profonds.

Une expérience théâtrale poétique rare, aux délices illuminés de l'écriture d'Arthur Rimbaud, servie magnifiquement par Jean-Quentin Châtelain, magistral comédien, grand passeur de mots, d'images et de sensations.



Une saison en enfer

. **TT** On aime beaucoup

Ecrite entre avril et août 1873, après que Rimbaud et Verlaine se sont disputés et que le second a tiré sur le premier, cette suite de plusieurs poèmes en prose est à la fois un chant païen halluciné, un combat spirituel, une quête du salut. Rimbaud y évoque ses joies passées, ses souffrances proches de la folie, l'échec de son ambition de poète voyant, ses désillusions. Ulysse Di Gregorio met en scène Jean-Quentin Châtelain dans une pénombre qui va s'éclaircissant (très beaux éclairages en clair-obscur). L'acteur paraît émerger d'une bouche d'ombre. Il est immobile. Son phrasé épouse le souffle de l'écriture du poète, ses silences. Il fait magnifiquement entendre le texte de Rimbaud, que Verlaine voyait comme un « *diamant* ».

Sylviane Bernard-Gresh. 14 mars 2017

DMPVD : THÉÂTRE – SPECTACLES – CULTURE

Des Mots Pour Vous Dire : expositions, concerts, cinéma, littérature, conférences...

Une saison en enfer, au théâtre du Lucernaire

On 14 mars 2017 par Théâtre – Spectacles – Des mots pour vous dire dans Rédigé par Anne Warembourg, SUR LES PLANCHES, Théâtre



@ Simone Perolari

Dans ce spectacle, Ulysse di Gregorio nous fait pénétrer dans l'esprit tourmenté d'Arthur Rimbaud. Souvenirs, délires, hallucinations... avec lui, nous sommes en proie aux flammes du mystique et du charnel.

Il est probable que son histoire passionnelle avec Verlaine et la balle qu'il reçut de ce dernier inspirèrent à Rimbaud ce dernier texte, écrit à l'âge de 19 ans. Le poète plonge dans une remise en question de toute croyance, de tout héritage et, libéré – probablement sous l'empire de drogues – se laisse entraîner dans un univers présurréaliste.

Le fait que Jean-Quentin Châtelain n'ait pas l'âge de l'écrivain ne nuit en rien à son incarnation de cette âme au tournant de sa vie, dans la mémoire et le reniement de la beauté des choses, cherchant le chemin d'une renaissance.

Une ambiance de purgatoire aux lumières tamisées enveloppe l'acteur, vêtu d'une houppelande, immobile, tout en incantations. Le texte évoque tantôt le désespoir, tantôt des faits inventés ou sublimés. Mélopées et silences alternent.

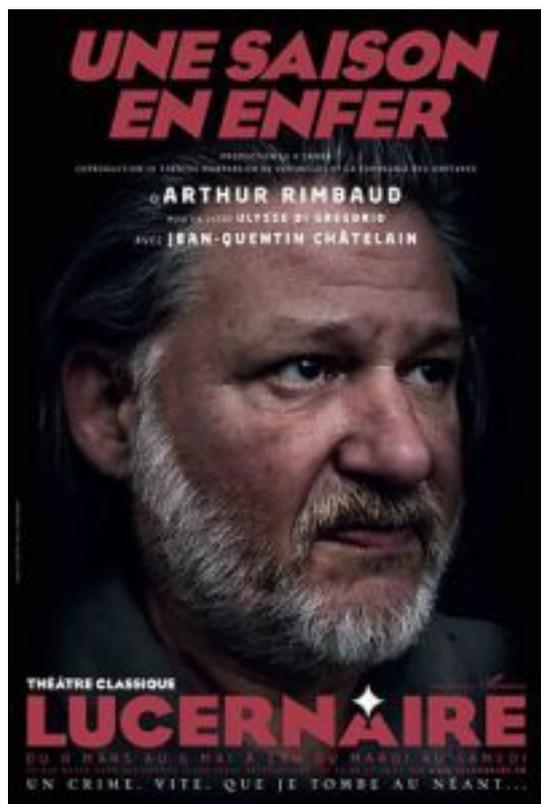
Touchante allusion à son enfance heureuse : « Un festin où s'ouvraient tous les cœurs. » Et cette introduction : « Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. » Est-ce une allusion à l'amour ? à la poésie ? la fin des illusions ? le dangereux flirt avec la folie, les transgressions (« J'ai aimé un porc. ») ?

À travers ce poème, Rimbaud interpelle ce qui, en chacun de nous, échappe à notre raison et nous pousse à aller au-delà du conformisme. Une certitude : celle de passer un moment envoûtant en compagnie de celui dont la vie et l'œuvre ne furent qu'une quête incessante d'absolu.

Anne Warembourg

Une saison en enfer, Arthur Rimbaud, Ulysse di Gregorio, Lucernaire

Au Lucernaire, un comédien interprète le sublime texte *Une saison en enfer*. Ce chant se prête parfaitement à la scène, tant il est incantation. Hélas, ici, il n'est que déception.



La salle est d'abord plongée dans l'obscurité. Profonde, épaisse. Longtemps. Trop longtemps. Et puis lentement, la lumière se fait. Trop lentement. Elle éclaire de façon diffuse un homme. Grand, imposant, d'âge mur. Vêtu d'une tenue magnifique, qui évoque les soieries d'Orient. Les pieds solidement campés sur scène, Jean-Quentin Châtelain parle. Ou plutôt, il susurre, statique, au milieu d'un petit espace censé représenter le Purgatoire. Un vague rond de faux sable et, à l'intérieur, un socle en verre. Dessous, un tissu ou des sacs plastique, on ne sait. Une mise en scène qui n'en est pas une. Parfois, une vague lumière, un projecteur furtif éclairent la scène, comme une idée subite du scénographe.

Pendant ce temps, le comédien demeure sur place, balançant légèrement les épaules, se balançant tout court, les poings parfois serrés, ou la tête en arrière, les yeux fermés. Crispé. Est-ce ainsi qu'on rend hommage au jeune homme tourmenté et talentueux qui a écrit ce texte bouleversant à l'âge de dix-neuf ans, en 1873 ? Il ne lui a fallu que quatre mois pour achever ce recueil de poèmes magnifique, ce chant païen et provocateur qui exprimait sa colère face à une société dont il ne voulait déjà plus. On y devine cette rage, cette révolte qui le pousseront cinq ans plus tard à partir loin de l'Occident, pour n'en revenir que malade et mourant. Une *Saison en enfer* est une expérience, un voyage, une quête. Ces vers semblèrent au jeune Arthur tellement juste que,

pour une fois, il souhaita une publication de ses poèmes.

Ici, la diction du comédien est parfois incertaine, la voix trop sourde. Il ne suffit pas de connaître un texte de A à Z, il faut l'aimer absolument, s'en pénétrer, en être investi. Il faut faire vibrer, toucher, émouvoir, le partager. Or, on soupire, on s'ennuie. La monotonie du phrasé, l'immobilité délibérée mais imposée nuisent à une attention soutenue. «*Les monologues, c'est une marche dans les traces de quelqu'un, le texte est un sentier. Et j'aime ce temps de la marche en solitaire, presque introspectif*», déclare Jean-Quentin Châtelain. Mais un monologue doit être sur scène un élan qui emporte le public. Sinon, on déclame tout seul. Si, si, c'est possible, ce souffle-là, comme l'a prouvé récemment Isabelle Carré dans *Le sourire d'Audrey Hepburn*.

Alors, quoi ? On ne murmure pas Rimbaud. Bien sûr, on n'est pas obligé de grimper sur des échelles de corde en hurlant, comme l'avait fait il y a quelques années une compagnie pour *Les fleurs du mal* de Baudelaire. Il n'est pas nécessaire de gambader sur scène parce que « L'Homme aux semelles de vent » savait aussi être drôle. Mais enfin, si le garçon du XIXe siècle avait vu cette interprétation, n'aurait-il pas eu envie de s'exclamer, comme dans *Le bateau ivre* : « Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes ». Quoiqu'il en soit, cette « chère grande âme », comme le nommait Verlaine, méritait mieux.

De la cour au jardin

Des critiques, des coups de coeur, des coups de gueule ! Des âneries, aussi... Beaucoup !

Une saison en enfer

Publié le 15 mars 2017 par Yves POEY

C'est au Paradis que nous découvrirons cette Saison en enfer.

C'est en effet dans la salle la plus haute du Lucernaire, le Paradis, entièrement plongée dans des volutes lourdes d'une dense fumée, que Jean-Quentin Châtelain va donner corps à cette descente aux enfers rimbaldienne.

Donner corps, mais surtout donner voix !

Oui, pendant une heure et quinze minutes, le comédien ne bougera pratiquement pas, et restera comme cloué au sol.

Dans une sorte de cercle-cratère dont il ne pourra se libérer, sur des dalles réfléchissantes (on dirait parfois qu'il est sur un liquide foncé), le personnage-Rimbaud, damné par « la liqueur non taxée, de la fabrique de Satan », le personnage-Rimbaud va nous plonger dans ses tourments.

Nous allons assister à l'auto-jugement, à l'auto-procès de l'auteur.

Un comédien. Une voix.

Quel comédien ! Quelle voix !

Jean-Quentin Châtelain ne dit pas le texte.

Non.

Il nous en communique avec une force inouïe tout ce que l'auteur a voulu dire de sa souffrance, de son déchirement, de sa solitude et de son reniement des valeurs chrétiennes.

Dans une sorte de blouse orientale attachée sur le côté, le comédien ne regardera pratiquement jamais le public.

Eclairé à la verticale, il commence le menton levé en avant, fixant le plafond. (Il faut d'ailleurs tirer un coup de chapeau au créateur-lumière. La mise en éclairage subtile du comédien participera pleinement à la réussite du spectacle.

Et la voix retentit.

Une voix grave, rauque, éraillée, qui prend le temps de dire les mots.

Les silences sont en effet aussi importants que ces mots-là.

Des ruptures, des cassures, des respirations viennent ponctuer cette logorrhée.

La souffrance de l'auteur est ici rendue à son paroxysme. Elle est totalement visible.

Le comédien plisse les yeux pratiquement en permanence, il est tout en tension, les muscles du visage sont saillants.

Le corps est à l'avenant. On dirait qu'il veut s'échapper du cratère, du cercle (le dernier ?).

Mais il ne le peut pas, rivé par les pieds au centre de cet espace infernal.

Je dois être honnête : je n'avais jamais lu (honte à moi...) cette saison en enfer.

Je me suis donc laissé envoûter par cette voix hypnotique.

Il faut en effet se laisser aller, se laisser porter par le timbre du comédien.

Cette voix est ici un véritable instrument de musique, exprimant la douleur, la rage et la passion de l'écrivain.

Le jeune metteur en scène Ulysse di Grégorio a vraiment su tirer le meilleur de cette voix-là.

On a réellement l'impression d'une rencontre à trois.
Un auteur, avec un metteur en scène et un comédien en vraie osmose.

C'est un moment intense, un moment qui met en son et en musique Arthur Rimbaud.

En sortant du Paradis, à la librairie du Lucernaire, je me suis procuré l'ouvrage.
J'ai commencé à lire sur le trottoir.

Dans ma tête, c'était toujours Jean-Quentin Châtelain qui exprimait magnifiquement la souffrance de

Critiques

mardi 14 mars 2017

Une rareté poétique et théâtrale

Une saison en enfer d'Arthur Rimbaud. Mise en scène Ulysse di Gregorio. Théâtre du Lucernaire à 19 heures. Jusqu'au 5 mai. Tél. : 01 45 44 57 34.

On ne saurait l'inventer : *Une saison en enfer* de Rimbaud porté par Jean-Quentin Châtelain se donne dans une petite salle du Lucernaire baptisée... le Paradis ! Tentons d'en rester là pour ce qui est de cette histoire d'enfer et de paradis en prenant appui pour l'occasion sur la préface qu'Aragon écrivit en 1930 pour fustiger ceux qui, à l'instar de Claudel jadis, veulent à tout prix embrigader le poète dans la sphère chrétienne, lui qui « n'a jamais été chrétien » comme il est clairement dit dans le chapitre *Mauvais sang*. Reste que le metteur en scène de cette proposition théâtrale, Ulysse di Gregorio et son scénographe, Benjamin Gabrié ont souhaité, eux, plonger le spectateur dans le... Purgatoire en faisant référence à Dante et en s'inspirant des gravures de Gustave Doré, ce qui n'est pas mal vu. Il est vrai que rarement texte poétique aura connu autant d'exégèses qu'une *Saison en enfer*. **Reste cependant aussi que la performance réalisée par l'immense comédien qu'est Jean-Quentin Châtelain, seul, immobile au milieu d'un cercle – sommet d'un volcan ? – toujours au plus près de l'incandescence des mots du poète, et dans toutes ses variations d'une séquence à une autre, est exceptionnelle.** Ce qui n'est certes pas une surprise si on se réfère à ses prestations en solitaire sur des textes de Fritz Zorn, Blaise Cendrars ou encore Fernando Pessoa. Mais il atteint avec Rimbaud une rare intensité physique et psychique, d'un ordre quasiment hallucinatoire, rendant totalement justice à ce texte qui aura marqué de son empreinte toute la création contemporaine comme l'atteste, pour ne prendre qu'un exemple au plan théâtral, un auteur comme Brecht qui, dans sa pièce de jeunesse, *Dans la jungle des villes*, reprend in extenso des passages entiers d'*Une saison en enfer*...

Jean-Pierre Han

Le Monde.fr

THEATRE AU VENT
Just another Blog.lemonde.fr weblog

- UNE SAISON EN ENFER d'Arthur RIMBAUD -
Mise en scène Ulysse DI GREGORIO avec Jean-Quentin CHATELAIN au
THEATRE DU LUCERNAIRE – 53 Rue Notre-Dame-des Champs 75006 PARIS – du 8
Mars au 6 Mai 2017 à 19 Heures – du mardi au samedi –

Publié le 18 mars 2017 par [theatreauvent](#)



Costumes : Salvador MATEU

Scénographie : Benjamin GABRIE

Une saison en enfer d'Arthur Rimbaud fait partie de ces œuvres dont nous connaissons le titre pour les avoir parcourues en milieu scolaire. Pour ma part, j'ai le souvenir de cette déflagration de tous les sens qui ne concordait pas avec la présence rigide de l'enseignante censée nous ouvrir les portes de la poésie. Impossible d'évacuer ses émotions, impossible de les dire.

Curieuse démarche humaine que celle de vouloir tendre vers un public inconnu le fruit de ses expériences les plus intimes. Rimbaud était un communicant, un chercheur, un découvreur et sa phrase célèbre « Je est un autre » nous permet de l'imaginer tout là haut à ce stade de pause après une longue course, se

retourner, faire volte face, pour regarder ceux qui l'ont poussé à grimper si haut. Être devant et derrière, de plein fouet être saisi par cet éblouissement d'être parmi les autres.

Rimbaud avait le sentiment de sa force, de sa démesure, il l'appelle orgueil. Il y a chez lui une formidable pulsion de vie qui s'est trouvée brimée, contrainte par son environnement familial particulièrement austère, l'état d'esprit de ses contemporains.

Les autres sont toujours là autour de soi, ne serait-ce que par le langage, l'intention qui le submerge. Souvenons nous que Madame Rimbaud mère qui ne comprenait pas la prose poétique de son fils a néanmoins sorti son porte-monnaie pour l'aider à publier cette saison en enfer.

Comment aller au bout de la lecture de cette œuvre qui dresse le paysage d'une âme en proie aux doutes, aux vertiges, qui parle de souffrance, mais aussi de ses extraordinaires enchantements.

La perspective que nous offre le metteur en scène Ulysse DI GREGORIO est assez étonnante. Elle fait entrer le silence, les silences dans l'œuvre de façon spectaculaire, voire déconcertante. Car il faut les soutenir ces silences, les pousser devant soi, hors de soi et les entendre. Ils configurent la nuit, celle du fameux purgatoire, qui doit permettre de laisser surgir comme des fleurs, des images, des pigments d'étoiles, de pures apparitions, les pensées du voyageur Rimbaud.

Drapé comme un antique nomade du Sahara,, Jean-Quentin CHATELAIN qui a la stature du Balzac sculpté par Rodin, l'étoffe du voyageur rupestre, donne à toucher cette main poétique qui traverse le feu avant d'écouter l'eau qui la submerge. Dans la nuit, oui, nous avons entendu le bruit infini d'une cascade d'être, intérieure et magique .

Paris, le 18 Mars 2017

Evelyne Trân



Théâtre

Dans "Une saison en Enfer", Jean-Quentin Châtelain donne sa chair à un Rimbaud prophète

"Une saison en Enfer", Le Lucernaire, Paris

De l'ombre paraît, massif et solide, un chamane, un anachorète, ou bien un cénobite, un alchimiste peut-être... Quelque officiant puissant à coup sûr. Au centre de ce qui pourrait être un cratère de météorite, Jean-Quentin Châtelain s'aventure dans les dédales des différents textes qui composent "Une saison en Enfer" d'Arthur Rimbaud.



© DR.

Le comédien n'est que retenue et intensité. Contenant le flux de paroles, de raison et de sensations qui traverse le texte. Par un tâtonnement tout en tension, il est toutes les visions, raisons et obédiences et entretient par rapport à elles une hésitation maîtrisée, refusant d'exploiter des lignes d'interprétations forcément réductrices. Il est logos résistant à la perte du temps, à la matière, modelant ses univers.

Et, dans un étonnant phénomène de transsubstantiation, Arthur Rimbaud est là, délivrant son œuvre énigmatique. Jean-Quentin Châtelain donne sa chair à un Rimbaud prophète en dépit de lui-même. Verbe d'une créature approchant de ses limites et qui éprouve une immense lassitude. Au seuil d'un épuisement constamment reconduit.

Dans ce dispositif, Jean-Quentin Châtelain, avec un calme inquiet, une inquiétude contenue, touche au point de création, un point "poïétique". Sans panique, il est possédé par la Poésie, exprimant la plainte fière d'une vie, qui, dans son ressourcement continu, ne s'épuise pas. Il est en lévitation, sur un lac noir, comme animé de la lave qui l'a engendré et qui le reflète encore. Il interroge ses ancêtres, ses anges déchus, incubes et succubes de sa pensée. En rencontre de lui-même, il vit son état comme un enfer. "Je est un autre".

Cet authentique travail artistique présente le texte de Rimbaud dans une clarté renouvelée. Comme un éblouissement, une apparition, déjà engagée, pas encore achevée. Comme une transfiguration.

Le spectateur (qu'il connaisse ou non l'œuvre) est impressionné. En signe de remerciements, il oppose à l'intensité du jeu du comédien, l'explosion d'énergie que sont ses applaudissements.

Jean Grapin
Vendredi 17 Mars 2017

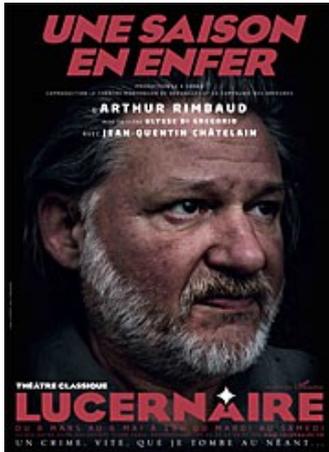


froggy's delight

Le site web qui frappe toujours 3 coups

UNE SAISON EN ENFER

Théâtre Le Lucernaire (Paris) mars 2017



Monologue poétique d'après l'oeuvre éponyme de Arthur Rimbaud dit par Jean-Quentin Châtelain dans une mise en scène de Ulysse Di Gregorio.

Dans la petite salle du paradis, les brumes du purgatoire. Un cratère au sol (superbe scénographie de **Benjamin Gabrié**).

Soudain apparaît **Jean-Quentin Châtelain**, pieds nus, yeux mi-clos, la tête renversée en arrière dans un flot de lumière. Et bientôt jaillira un volcan de mots...

Pour cette oeuvre d'Arthur Rimbaud (la dernière avant "Illuminations", le jeune poète malade alors marqué à vif par sa rupture avec Verlaine décrit, fouillant dans ses entrailles en un texte d'une construction impressionnante et d'une prose hallucinée, les mille fulgurances d'une âme qui se consume.

Combattant dans son élan poétique ses propres démons intérieurs, Rimbaud, génie en quête d'absolu, tiraillé de contradictions par rapport notamment à la religion, renouvelant le langage dans une nouvelle approche de l'être, retourne ses faiblesses en force et livre un texte essentiel d'où émane une force mystique.

Depuis "Ode maritime" de Pessoa chez Claude Régy, Jean-Quentin Châtelain a goûté à la poésie et à l'immobilité pour en délivrer l'essence. Et il ne s'en détache plus. Comme pour le mémorable "Bourlinguer" de Blaise Cendrars où **Ulysse Di Gregorio** l'a apprécié et à la suite duquel il lui a proposé ce spectacle.

Pour "**Une saison en enfer**", le jeune metteur en scène spécialiste de poésie a opté pour une prestation "performative" qui fait entendre et ressentir chaque nuance du texte dont on suit le cheminement de la pensée de l'auteur de jaillissement en jaillissement dans une approche on ne peut plus sensible.

De sa scansion si singulière, le comédien, susurre à notre oreille les mots du poète et délivre en un travail hallucinant d'engagement toutes les subtilités de ce texte exigeant, bourré notamment de phrases énigmatiques à double sens. Il déploie sous nos yeux une énergie incroyable et totalement fascinante qui tient presque de l'hypnose.

"Une saison en enfer" est la rencontre de deux génies Arthur Rimbaud et Jean-Quentin Châtelain, orchestrée par un passeur de grand talent, Ulysse Di Gregorio. Immanquable.

Théâtre du blog

Une Saison en enfer d'Arthur Rimbaud

Posté dans 12 mars, 2017 dans [critique](#).

Une Saison en enfer d'Arthur Rimbaud, mise en scène d'Ulysse Di Grégorio



«Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient. Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. - Et je l'ai trouvée amère. -Et je l'ai injuriée.(...)» Ain si commence ce long récit daté d'avril-août 1873, écrit par Arthur

Rimbaud, en partie après sa querelle avec Paul Verlaine, à Bruxelles en juillet de la même année. Deux coups de feu tirés par l'amant sur le jeune homme, blessure et hôpital pour l'un, prison pour Verlaine.

Le jeune Rimbaud de dix-neuf ans se réfugie chez sa mère et, enfermé dans le grenier, abattu, gémissant, fulminant, il écrit ces cinquante-trois pages qu'il fera imprimer à compte d'auteur.

On a beaucoup glosé sur l'enfant prodige de la littérature, et nous avons tous en mémoire des lambeaux de poèmes appris à l'école, avec des fulgurances inouïes, tirées notamment de cette *Saison*, comme la couleur des voyelles.

Mais tous ces commentaires, qualifiant d'opaque ce récit composite, n'en ont-ils pas occulté la perception, brouillé l'écoute, et biaisé l'interprétation ? Rares sont ceux qui s'en sont emparé avec bonheur*. **Jean-Quentin Châtelain nous invite à pénétrer avec une oreille neuve, dans les méandres de cette descente aux enfers. Il n'interprète pas, il dit, profère, se lamente ou éructe, selon les humeurs qui se dégagent des différents chapitres du récit (huit au total avec le prologue non titré). Immobile pendant plus d'une heure, il avance dans la matière même du texte, qu'il traverse avec une énergie forcenée, rendant aux mots leur essence, aux phrases, leur sens, et au poème, ses pleins et ses silences.**

Il décrypte, nous n'avons plus qu'à nous laisser guider. D'abord dans l'obscurité, puis éclairé par un projecteur tombant à la verticale, il entre lentement dans ce magma sonore comme dans une nuit épaisse. Les rougeoiements de l'enfer jaillissent de cette langue volcanique. Puis l'humour parfois s'en dégage.

Dans *Délires I*, c'est Paul Verlaine («La vierge folle») qui fait le récit de sa vie commune avec Arthur Rimbaud («l'époux infernal»). Enfin, sortant de ce bouillonnement démoniaque, le damné revient à la raison dans les quatre derniers mouvements, et explique avec *L'Adieu*, qu'il ne lui reste plus qu'à partir. Au terme de ce chemin fou : «Je me vantais de posséder tous les paysages possibles, je croyais à tous les enchantements, j'écrivais des silences, je fixais des vertiges ». Il laisse derrière lui cette vie délétère («les souvenirs immondes s'effacent») et la poésie illusoire : «La vieilleries poétique avait une bonne part dans mon alchimie du verbe», pour une vie de travail avec «la réalité rugueuse à êtreindre».

Et la boucle est bouclée. On connaît le destin du poète par la suite... Ce spectacle radical nous restitue la «prose de diamant» saluée par Paul Verlaine.

.Mireille Davidovici

Théâtre du Lucernaire, 54 rue Notre-Dame-des-Champs Paris VIème jusqu'au 6 mai.

Théâtre Montansier, Versailles, le 9 mai.

*Léo Ferré a mis en musique et chanté l'intégralité du poème dans *Une Saison en enfer* (1991).

[Culturel](#)

[Accueil Spectacles/Théâtre](#) Une saison en enfer, Rimbaud invoqué avec fièvre sur la scène du...

- [Spectacles/Théâtre](#)

Une saison en enfer, Rimbaud invoqué avec fièvre sur la scène du Lucernaire

Par [Stanislas Claude](#)

Mar 9, 2017

Une saison en enfer, Rimbaud invoqué avec fièvre sur la scène du Lucernaire

Une saison en enfer a beaucoup fait parler. *Prodigieuse autobiographie psychologique selon Paul Verlaine*, le recueil de poèmes en prose s'apparente à un témoignage enfiévré d'un esprit trop grand pour sa simple enveloppe charnelle. Le seul en scène place le comédien au centre d'un jeu de lumières sans artifices ni musique. Seul compte le rythme de la langue et la beauté des mots. Le texte d'**Arthur Rimbaud** se suffit à lui-même pour faire plonger le public dans l'abîme de sa psyché tourmentée.

Un comédien habité

Un homme seul se présente sur la scène du **Lucernaire**. Les pieds plantés dans le sol, il ne va plus bouger 1h15 durant, déclamant les poèmes en prose d'**Arthur Rimbaud**. Autour de lui, les parois d'un volcan autrefois brulant mais maintenant éteint l'enveloppent avec ce qui ressemble à de l'eau au sol à la place de la lave incandescente. Pour privilégier l'envoutement des mots, le metteur en scène **Ulysse di Gregorio** prend garde à ne pas brouiller le message avec aucune d'interférence visuelle et sonore. Vêtu de multiples couches de chèches et de foulards, **Jean-Quentin Châtelain** évoque l'existence vagabonde d'un poète devenu contrebandier et marchand d'armes dans une vie postérieure sur le continent africain. Le spectacle semble fluctuer entre confession alcoolisée et fièvre dévorante dans une immobilité inéluctablement cadavérique. Mais toujours la langue de **Rimbaud** enivre et les passages les plus connus, ces *Quoi?... L'éternité* ou *J'ai assis la Beauté sur mes genoux* font plonger les spectateurs tout au fond de son âme troublée.

Un auteur qui fascine encore et toujours

Elevé tout en haut du panthéon de la poésie tricolore, **Arthur Rimbaud** a laissé une oeuvre pourtant minuscule comparé à d'autres auteurs. Loin de la prolixité de ses contemporains **Victor Hugo** ou **Alfred de Musset**, il a rédigé une oeuvre qui frappe par sa sincérité et son ardeur. Tant de fantasmes planent autour du personnage et de sa vie qu'une pièce aussi simple qu'aride permet de remettre à plat l'évidence. L'homme était rongé par la petitesse de l'âme humaine par rapport aux figures mythiques et à un Dieu omniprésent. Si la déception suscitée par ses semblables le conduit à remettre en cause les valeurs de l'Occident, la possibilité d'un salut le rassérène autant qu'il l'attriste. Ses doutes sont ceux de chacun et ce moment de poésie théâtrale frappe par la puissance des mots déclamés par un **Jean-Quentin Châtelain** quasi mystique.

Nul besoin de connaître par coeur le recueil de Rimbaud pour se laisser envouter par les mots du comédien. Le passage à la scène du texte magnétique bouscule pour une certitude, celle de ne plus jamais le considérer de la même manière!